

LE SOLEIL NOIR
DE THULÉ

Couverture : *Red paint splashes* © Roman Samokhin. Fotolia

© 2012 Éditions de La Hutte

Le Soleil noir de Thulé : © 2012 Éditions de La Hutte

EAN : 9782916123875

Raphaël Aurillac
Philip O'Gyer

LE SOLEIL NOIR DE THULÉ

Thriller



Éditions de La Hutte
BP 8 - 81340 Valence d'Albigeois
Site Web : www.editionsdelahutte.com
Adresse e-mail : contact@editionsdelahutte.com

– *Gotferdom* ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le pilote du Piper incline légèrement le manche à balai, fait virer son appareil sur la droite et entame un cercle au dessus de Capravango, petit village complètement isolé dans le désert de Namibie, un des lieux les plus inhospitaliers du monde.

Malgré son expérience, il a bien du mal à maintenir le petit avion dans les bourrasques de vent de sable qui balaient la région à longueur d'année.

La chaleur est épouvantable.

Le gros Piet van Leuw n'est pas un enfant de chœur et il en a vu d'autres, tout au long de sa carrière de baroudeur qui l'a mené aux quatre coins de l'Afrique, partout où il y avait de l'aventure. Mais là, le spectacle sort vraiment de l'ordinaire : sur la piste et entre la trentaine de cases en pisé qui composent le village, des corps sans vie sont allongés dans toutes les positions, brûlés par le soleil, le ventre ballonné, les membres tordus, formant d'étranges taches noires sur le sable jaune orangé.

Des vautours fauves planent au-dessus de ce charnier, se posent lourdement sur les corps et repoussent les autres charognards en déployant furieusement leurs

ailes. Certains sont affairés à piquer les yeux dans les orbites, d'autres à se régaler des viscères qu'ils arrachent des dépouilles boursouflées par la chaleur. Piet aperçoit même des cadavres d'enfants.

Il ne doute pas que bientôt des hyènes vont surgir de nulle part pour se joindre au festin. Il a déjà vu ce genre de spectacle dans le Sud-Soudan et plus récemment au Rwanda, où les boucheries entre Hutus et Tutsis ont dépassé toute imagination : les guerres tribales n'ont jamais disparu en Afrique et se sont même ravivées depuis quinze ou vingt ans.

Ce qui lui paraît tout à fait bizarre est qu'ici il n'y a pas de conflits ethniques, pas de haines de voisinage puisque le village le plus proche est à six heures de route, pas de pillards puisqu'il n'y a strictement rien à piller. Pas d'or, pas de diamants, aucune richesse. D'ailleurs il n'y a rien du tout, et le Sud-Africain s'est toujours demandé comment des êtres humains pouvaient subsister dans cet endroit, isolé dans l'enfer des dunes mobiles, les plus hautes de la planète, sans cesse déplacées par le vent. Sans doute se sont-ils fixés un jour, au gré des caravanes, autour d'un maigre point d'eau. Et sans doute vivent-ils d'un peu de chasse. Mais quel gibier, dans ce désert ? Pour l'agriculture, c'est bien simple : rien ne pousse dans cette immensité de sable, à part le nara, ce buisson épineux qui peut vivre presque sans humidité et quelques rares « arbres carquois » aux feuilles charnues, cireuses, dont on ne peut tirer aucune nourriture.

« Qu'est-ce qu'il a pu arriver dans ce foutu patelin ? » se demande l'ancien mercenaire. La Namibie est un pays tranquille. Même pas trois millions d'habitants. À part quelques escarmouches dans la région du sud-ouest et les habituels rôdeurs abattus autour de Rössing, la plus grande mine d'uranium du monde, tout est à peu près calme. Bien sûr, il y a des bagarres d'ivrognes dans les bars de Windhoek, comme dans toutes les capitales, et

quelques meurtres de trafiquants ou de policiers qui restent sans explications... mais ici, en plein milieu du désert ? À peine plus de deux bipèdes au kilomètre carré, une région sans aucune ressource ? Namibie : la terre de personne, « la vaste plaine aride où il n'y a rien » en langue nama.

Piet fait encore deux passages au-dessus de Capravango, vérifie qu'il n'y a aucune trace de vie et remet le cap au sud. Il n'a aperçu de son cockpit que quelques chiens squelettiques qui viennent lécher les plaies des cadavres. Et bien sûr, les vautours. Sale histoire ! Il survole souvent ce village, dont il connaît presque tous les toits de chaume. C'est, si l'on peut dire, sur son plan de vol au-dessus de ce pays sans repères. Chaque mois, il fait la navette entre Tsumeb, la petite ville du Nord, où on lui remet des boîtes scellées, et Windhoek où il doit les livrer. Six ou huit cartons, pas très lourds, mais soigneusement scellés. Il a trop de métier pour demander ce que contiennent les colis et se contente d'empocher les dollars que lui donne à son arrivée monsieur Himba, une sorte de fonctionnaire tiré à quatre épingles qui s'exprime dans un anglais ampoulé et plutôt marrant.

Piet van Leuw n'est plus *persona grata* en Afrique du Sud depuis les grands bouleversements politiques et a dû aller louer ses services en Namibie où l'on manque de pilotes discrets et expérimentés. Il est bien payé, la vie n'est pas mauvaise et il va régulièrement dépenser son argent avec des filles de luxe ou dans les casinos des pays qui lui sont encore ouverts.

« En arrivant, il va quand même falloir que je raconte ce que je viens de voir. Himba transmettra à sa foutue hiérarchie, à son foutu Président, à qui il veut. Il sera bien vu et moi je resterai dans ses petits papiers. Mais tout de même : qu'a-t-il pu arriver à ces pauvres types ? »

L'hôtel Imperial n'est peut-être pas le plus haut bâtiment de Jefferson Davis Highway à Arlington mais ses dimensions gigantesques et le luxe de son architecture indiquent qu'il ne s'agit pas d'un établissement de second ordre.

Devant la façade gréco-romaine, un auvent à rayures protège les clients jusqu'à l'entrée où ils sont accueillis par le portier en costume du XIX^e siècle, avec frac et chapeau haut de forme. La porte à tambour tourne en permanence. Elle donne sur le lobby qui doit mesurer plus de cinquante mètres de hauteur. D'immenses colonnes le font ressembler à une véritable cathédrale et on peut voir tout autour plusieurs étages de galeries bordées de rambardes en fer forgé dans lesquelles sont fixés des panneaux de verre fumé.

Sur l'épaisse moquette rouge et noire, ornée d'arabesques dorées, se croisent des hommes et des femmes visiblement prospères, qui bavardent par groupes, disparaissant presque dans des canapés et des fauteuils de velours disposés autour de tables basses où sont empilés revues financières et magazines de mode.

Partout circulent discrètement des employés à l'air compétent. Au fond, derrière un immense comptoir en acajou, une demi-douzaine d'hommes en nœud papillon et de femmes en tailleur strict sourient sans discontinuer depuis le début de la journée en tendant des clés aux nouveaux arrivants.

EN bas des escalators sont disposées des pancartes montées sur des pieds dorés : « Kiwanis : Salon bleu. 2^e étage. », « Ohio Electronics : Salon vert, 2^e étage », « Congrès des Femmes du Minnesota : Salon rouge. 3^e étage » et une quatrième, plus énigmatique : « S.O.O. : 3^e étage ».

Un homme de haute taille, dans la quarantaine, la repère et s'engage sur l'escalier roulant. Vêtu d'un costume anthracite de bonne coupe sur une chemise d'un blanc immaculé, il tient à la main un attaché-case ultra plat. Sa démarche est souple et assurée.

Cet homme est John Davis Jr., agent spécial du FBI et franc-maçon. Il se rend au dîner mensuel de la loge La Stricte Observance d'Occident par commandement de son ami Henry Leigh, le Grand Maître de l'Obéissance.

En s'élevant silencieusement d'un étage à l'autre, il voit se rapetisser peu à peu les silhouettes qui vont et viennent dans le lobby.

En passant au 2^e étage, il remarque que les hommes d'affaires de l'Ohio, qui ont l'air bien agités, vocifèrent et se tapent dans le dos, sont habillés comme des ploucs endimanchés, avec leurs costumes à carreaux et leurs cordeles nouées au col.

Quant aux femmes du Minnesota, il est pratiquement impossible de les distinguer les unes des autres avec leurs brushings standard et leurs robes à la mode. Aussi bruyantes que les hommes mais encore plus exubérantes, elles caquettent de leurs voix suraiguës, mani-

festent leur joie et feignent d'éprouver la plus grande surprise à se retrouver, alors que leur congrès a été planifié depuis des mois.

Encore un étage et John se retrouve dans une anti-chambre aux murs tendus de satin. L'air conditionné est réglé sur le maximum. Des vasques débordant de fleurs sont disposées dans les angles. Une des dames du vestiaire l'invite à déposer sa mallette, puis il va se rafraîchir dans la toilette et se donner un coup de peigne, sans grande nécessité d'ailleurs car il a les cheveux ras. Mais John est un homme soigné, méticuleux, et on se doit d'être impeccable pour se présenter devant les frères.

Beaucoup sont déjà arrivés et se pressent au bar.

À commencer par son boss Richard Kean, patron au FBI, qui est aussi le Vénérable de la loge. Le grand homme sec, au visage en lame de couteau, l'aperçoit dès son entrée et, après avoir manifesté un étonnement vite réprimé, lui fait un signe de la main. Puis il fend le cercle au milieu duquel il est en train de parler et se dirige vers lui.

- Hello, John ! Quelle surprise de te voir ici !

- Je suis venu visiter ta loge. Il paraît que les travaux sont passionnants !

- Oui, certainement. Mais tu ne viens que pour les agapes ! Les travaux sont clos...

- Je n'ai pas pu me libérer plus tôt. Mais j'ai pensé que je pourrais faire la connaissance de plusieurs frères pendant le repas.

- Excellente idée. Ça n'est pas vraiment orthodoxe, mais tu es le bienvenu. Je vais te présenter. Prends un verre. Vermouth ? Campari soda ?

- Tu sais que je ne bois pratiquement jamais d'alcool.

- Un *diet coke* alors ? Comment va Henry ?

Richard Kean connaît les liens privilégiés qui unissent John avec le Grand Maître. Il s'est d'ailleurs toujours demandé comment un jeune franc-maçon pouvait être reçu à tout moment chez Henry Leigh, privilège étonnant parmi les quelque huit cent mille frères que comptent les États-Unis.

– Tiens, voici Greg Snowball, notre Orateur. Greg, je te présente John Davis, un de mes collaborateurs les plus doués.

– Hi, John !

– Bonsoir, mon frère !

– Tu es de quelle loge ?

– La Parfaite Égalité.

– Je ne connais pas. Mais sois le bienvenu ! Ah, Graham ! Voici John Davis, un super flic du Bureau Fédéral.

– Bonsoir, John ! C'est la première fois que je te vois ici.

Graham Dutch ne le connaît pas non plus. Ni aucun des autres. Mais sa présence en ce lieu et son accueil par le Vénérable Maître de la loge S.O.O. sont la garantie qu'il fait bien partie de la « famille ».

Lui, par contre, les connaît. Ou plutôt il a étudié leurs dossiers, ces documents qui lui ont été remis par Leigh avant de l'envoyer à ce dîner.

Le Grand Maître, en lui demandant ce service, lui a fait part de sa suspicion à l'égard de cette loge exclusivement composée de membres influents de la société civile et du « complexe militaro-industriel », selon la célèbre formule de Dwight Eisenhower.

Bien que cela ne soit pas l'objectif principal, il est très fréquent que les maçons se regroupent par professions ou milieux, pour la simple raison que le recrutement se fait par cooptation. Rien d'étonnant, donc, à ce que les

militaires parrainent des militaires, les commerçants des commerçants, et les industriels d'autres industriels.

L'esprit originel de la franc-maçonnerie, au siècle des Lumières, avait conçu les loges comme un lieu où compagnons bâtisseurs, hommes du « métier », nobles et hommes de religion puissent cohabiter et travailler ensemble en toute égalité et en toute fraternité, quelles que soient leurs origines sociales.

Un noble idéal.

Mais par le phénomène de synergie commun à toutes les sociétés, les puissants attirent les puissants et il aurait été bien surprenant de trouver un chauffeur de taxi où un laveur de carreaux à la S.O.O.

« Va donc tâter un peu l'atmosphère » lui avait dit Henry Leigh. « Ces frères représentent à eux seuls un bon tiers de l'industrie d'armement. De plus, on m'a dit qu'il y avait plusieurs étrangetés dans leur rituel. »

Pour le rituel, John verrait plus tard : il s'agissait d'abord de se faire connaître et, si possible de prendre pied dans la loge.

– À table, mes frères !

On ouvre la porte à deux battants et tous ces hommes en noir pénètrent dans le restaurant où est dressée une table disposée en U. Chacun se dirige machinalement vers sa place, qui lui a été rituellement affectée selon son grade.

John, qui n'est pas prévu mais passe pour avoir été invité par le Vénérable, se voit attribuer un siège sur la colonne de gauche, entre un gros rouquin qui se révélera être le directeur d'une usine de turbines à vapeur et un autre frère qui, après lui avoir brièvement serré la main, lui tourne d'emblée le dos et ne lui adressera pas la parole de la soirée.

Tandis qu'ils restent debout, les mains posées sur le dossier de leur chaise, Richard Kean entre le dernier et gagne le milieu de la table d'honneur.

– Prenez place, mes frères !

On s'assied en silence, on déplie sa serviette. Bien que le signal n'ait pas été donné, le rouquin rafle aussitôt le petit pain rond posé dans une assiette adjacente et se l'enfourne dans la bouche.

– Ce soir, les agapes sont informelles. Vous pouvez commencer. Levons nos verres.

Oui, John reconnaît presque tous les convives car il en a vu les photos et, pendant que des serveurs apportent l'entrée – salade de maïs et tomates cerise – son regard fait le tour de la table.

Celui-ci, note-t-il, au bout de la colonne de droite, c'est le Premier Surveillant, Kerry Williams. Dans la vie profane, il est directeur chez l'avionneur Northrop et père du fameux *Freedom Fighter*. Marié, deux enfants. Il joue au golf le samedi matin à Annandale et conduit, patriotisme oblige, une imposante Lincoln Continental.

L'autre, à côté, le grand maigre au teint d'hépatique, c'est Moss Marka, 65 ans, connu pour son amour des chevaux, possesseur d'un ranch dans le Kentucky. Ingénieur agronome de formation, il a fait toute sa carrière chez Monsanto. Son coup de génie a été le développement du riz transgénique, qu'il a même réussi à vendre à New Delhi. Depuis, une partie de la population indienne se nourrit des grains produits par la multinationale. On dit qu'il pèse plusieurs millions de dollars.

John identifie aussi Elie Grunwald, le trésorier de la loge. Dans le questionnaire qu'il faut remplir pour entrer en maçonnerie, à la question « motivations », il a répondu : pour me parfaire parmi les Justes. Les mauvaises langues pourraient se demander ce qu'il veut

parfaire : sa fortune est considérable, ses quatre enfants jouissent d'une excellente santé, il est classé douzième meilleur joueur d'échecs des États-Unis, collectionne les tableaux impressionnistes et, comme il a été le bras droit du président de la *Fed Funds*, tout le monde lui parle avec respect.

Juste en face de lui, un véritable colosse occupe presque deux chaises à lui tout seul. Les manches de son costume, pourtant taillé sur mesure, ont du mal à contenir ses avant-bras, massifs comme une sculpture de Bradley. Il est célèbre pour fumer en permanence d'énormes cigares qu'il fait venir de Cuba, malgré l'embargo. Simon McDowell n'a que faire des embargos. Longtemps responsable du développement chez Boeing, il survole le monde entier à bord de son jet privé, signe des contrats à Singapour ou aux Philippines et a sa suite réservée à l'année au Savoy de Londres et au Ritz de Paris. Il a la réputation d'être un grand amateur de femmes et John se demande quelles créatures peuvent supporter une masse pareille. Et à quel prix.

John se demande d'ailleurs ce qu'il fait là lui-même, simple agent spécial du FBI, parmi ces magnats, ces hommes tout-puissants dont les actions conjuguées peuvent renverser un État.

Mais voilà, ce sont des frères. Tous ont été initiés aux mystères de la maçonnerie, sans doute vers la trentaine. Pour beaucoup, ils ont rejoint l'Obédience parce que l'action caritative fait partie du plan de carrière, au même titre qu'un diplôme d'Harvard, un passage dans la Navy ou l'appartenance à une Fondation.

Certains cependant ont postulé à l'initiation pour des motifs spirituels. C'est le cas de John, qui n'a jamais songé utiliser ce moyen pour faire partie de l'establishment.

Idéaliste, il croit avec sincérité que le monde peut être changé, du moins amélioré, par la fraternité entre les

hommes, la tolérance, la paix et la justice. Peut-être a-t-il hérité cet idéal de son fonctionnaire de père, homme rigoureux, qui a toujours vécu dans la foi et la confiance en Dieu. Ou bien de sa mère, émigrée du Danemark au début de la Seconde Guerre mondiale, moins par peur de l'occupation allemande que par ennui pour les sermons de fin de repas et les lectures obligées de l'Ancien Testament.

John a trouvé dans la maçonnerie une véritable nouvelle famille, non pas au sens biologique, bien sûr, mais au sens spirituel. Il est heureux dans son atelier La Parfaite Égalité où circule un réel courant de fraternité, un flux de bien-être, une intelligence commune des choses par l'utilisation de la méthode symbolique.

Rapidement, il sent quelque chose de différent, ici, au dîner de la S.O.O.

Tous ces pontes, derrière leurs airs débonnaires, leurs exclamations fraternelles, ont plus l'air de dangereux requins que de gentils frères soucieux de tolérance.

« J'exagère peut-être un peu, se dit-il, je me laisse emporter par mon imagination. Ce sont des gens importants et l'on n'acquiert pas le pouvoir sans une certaine dureté. Tout de même, il faudra que j'en parle à Henry, demain. Cette atmosphère est étrange. De toutes les loges que je suis allé visiter, je n'ai jamais connu quelque chose de semblable. D'ailleurs, je constate qu'ils parlent peu de symbolisme, mais beaucoup de business. Ça aussi, il faudra le mentionner. »

– Ravi de te rencontrer ! dit le gros homme roux assis à côté de lui. Je suis le père Patrick O'Tralee, Chapelain de cette loge. Tu peux m'appeler Pat.

– John Davis. Enchanté. Tu es d'origine irlandaise, je suppose ?

– Cent pour cent des monts du Munster ! Et le seul catholique de cette assemblée. Presque une curiosité !

Les États-Unis sont un pays profondément religieux et il est tout à fait normal d'appartenir à une église, ce qui n'est nullement en contradiction avec la qualité de franc-maçon. L'homme assume précisément la fonction de Chapelain. D'ailleurs, nul ne pourrait se déclarer athée sans être aussitôt suspecté de communisme, l'horreur absolue, l'abomination des abominations.

Presque tous les convives appartiennent à l'une des nombreuses églises protestantes : luthériens, évangélistes, réformés, baptistes et autres ont en commun non pas un ensemble doctrinal, mais une attitude commune de pensée et de vie qui se réclame de l'Évangile. Certains autres sont de confession juive.

Le ton s'est un peu échauffé depuis le début du repas, en partie grâce au Cabernet de la Nappa Valley, qui brûle un peu la gorge, mais surtout parce que l'on est en train de servir d'énormes T-bone steaks accompagnés de pommes vapeur sur lesquelles on verse une sorte de mayonnaise aux herbes.

Peu d'Américains résistent à l'attrait d'une belle pièce de bœuf, même les milliardaires. Graham Dutch, ayant avalé son premier T-bone, en commande aussitôt un second et le demande saignant. Parmi tous ceux qui se régalent, seul Moss Marka, le champion du riz transgénique, fait la fine bouche.

– Hey, Moss ! Ne me dis pas que tu ne manges que ta cochonnerie de riz, tout de même ! Tu n'as pas de bétail dans ton ranch ? lui demande son voisin.

« Celui-là, c'est sûrement le général Ronald Merryweather, se dit John. Pour son âge, il se tient encore très droit. D'après sa fiche, il a commencé sa carrière à Augsburg, en Allemagne, où il était offi-

cier de liaison avec la Wehrmacht. Puis il a été longtemps en poste à l'OTAN, à Bruxelles. Là, il siégeait au C.O.C.O.M., le comité de coordination pour que les « technologies sensibles » ne soient livrées aux adversaires potentiels des Alliés. Il avait la responsabilité des armes bactériologiques et chimiques. Il a la réputation d'un homme dur, plus martial que diplomate. Il aurait gardé de nombreuses relations avec les Allemands. »

Les conversations vont bon train. On discute finances, investissements, marchés, gouvernements en banqueroute, FMI, accords internationaux : la Bolivie serait menacée par les syndicats paysans ; au Bénin, on aurait signalé la présence d'éléments subversifs en provenance du Nigeria et les intérêts du consortium FTW, dont fait partie Greg Snowball avec son entreprise de produits chimiques, pourraient être compromis.

John a bien du mal à suivre. Heureusement, son voisin Pat ne semble être occupé que par la viande :

– À coup sûr, c'est du bœuf texan ! Je peux le reconnaître entre mille. Ce que j'ai mangé de meilleur dans ma vie, c'est du bœuf argentin !

– Ah, l'Argentine ! Un pays formidable. Un peu sale, peut-être. J'y suis allé comme missionnaire, du temps du président Alfonsín. Je travaillais pour la *Serum Corp*, à cette époque. Nous avons récolté des tonnes de sang de mouton. Comme j'étais chargé de l'approvisionnement, j'étais presque tout le temps sur le terrain, dans la pampa avec mes *peones*. Quelle belle vie ! On rassemblait les moutons dans une estancia près de Santa Rosa, où ils étaient saignés. Je ne suis pas prêt d'oublier l'odeur ! Le sang partait pour Buenos Aires pour être centrifugé puis surgelé. Il y avait des labos formidables, ultramodernes. Puis les containers étaient envoyés aux États-Unis, chez

Tarosa. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance, plus tard, de Mark.

- Mark ?

- Mark Haven. C'est ton voisin de droite.

Bien sûr ! John se souvient maintenant d'avoir vu la fiche sur Mark Haven parmi les documents que lui a remis Henry Leigh ! Et pas n'importe quelle fiche ! Créateur et grand patron de Tarosa, la puissante multinationale pharmaceutique, dont le siège est précisément à Arlington, l'homme qui lui tourne presque le dos est aussi l'un des fondateurs de la loge la Stricte Observance d'Occident.

Sous un front très haut pour le visage, ses yeux, enfoncés dans des orbites brunâtres, brillent d'un éclat singulier. Lors de leur rapide poignée de main, John a été frappé par l'intensité de son regard, qui n'a pourtant duré que quelques secondes. Il s'est senti transpercé, mis à nu, jaugé.

« Encore ma fichue imagination ! » s'est-il dit. Mais il n'oubliera jamais plus ces prunelles brûlantes.

Curieusement, le papier sur Haven ne contient presque aucune information personnelle : pas de détails sur ses origines, son passé, sa famille. Rien sur ses goûts, ses hobbies, ses voyages, ses relations. Tout au plus apprend-on que, comme le général Merryweather, il a servi en Allemagne, qu'il est ingénieur chimiste de formation, s'est spécialisé dans la biochimie et a travaillé sur certaines questions particulières de génétique comme professeur associé à l'université japonaise de Tsukuba.

On ne dit rien sur l'origine de sa fortune, ni dans quelles circonstances il a pu fonder Tarosa.

Il n'a pas touché à son Cabernet et boit verre sur verre de la liqueur de kiwi. « Curieux mélange, avec le

steak » se dit John, qui regarde ses mains, longues, fines et pourtant puissantes, soigneusement manucurées. À l'annulaire droit brille une grosse pierre grenat. « Sa bague de confrérie universitaire, sans doute » songe l'agent spécial.

Mais il n'a pas le temps d'observer Haven plus en détail car Richard Kean vient de donner un coup sur la table avec le manche de son couteau et réclame le silence.

– Mes frères, comme je vous l'ai dit, ce soir, ce sont des agapes informelles et il n'y aura pas de travaux de table. Mais je voudrais profiter de ce dîner du mardi pour rendre un hommage spécial à l'un de nous, un de nos pères fondateurs, celui à qui nous devons tant dans la réalisation de nos idéaux, celui qui, par son travail incessant et sa volonté inébranlable, nous a toujours montré la voie vers le perfectionnement de l'humanité jusqu'au résultat final : L'Homme Pur !

Il accompagne son exclamation en levant les deux bras vers le ciel. Tous les frères applaudissent ou tapent du plat de la main sur la table, à la manière accoutumée des maçons.

– Ce très illustre frère va sans doute devenir plus illustre encore dans quelques semaines car son nom vient d'être avancé pour le prix *Golden Brain*, un peu l'équivalent américain du prix Nobel, la fameuse distinction que vous connaissez tous, l'honneur suprême qui récompense celui qui a le mieux œuvré pour le bien du genre humain.

Dans le brouhaha, les convives se penchent les uns vers les autres et commentent l'extraordinaire nouvelle.

– Cet homme, mes frères, sera peut-être notre très cher... Mark Haven !

Tous se lèvent, sauf Haven. Ovation. Applaudissements. Exclamations.

– Souvenons-nous que Mark a déjà obtenu, il y a quelques années, le *NAS Award* en biologie moléculaire pour ses travaux sur la fonction des gènes... euh... je ne sais plus comment tu les appelles, Mark... ce que je sais, c'est que tu as eu une médaille et 250 000 dollars !

Acquiescements et rires de circonstance des frères.

– Si Mark obtient le prix, c'est sur nous tous que rejaillira cet honneur et la fierté d'œuvrer ensemble pour le bien de l'humanité resserrera encore les liens qui nous unissent. À ceux qui ne le sauraient pas encore (son regard parcourt la table et s'arrête brièvement sur John Davis) et à nous tous, je rappelle que Mark a été proposé pour l'action philanthropique, qu'il mène depuis des années en faveur de la distribution à grand échelle du « sang de synthèse » mis au point par la firme Tarosa, vers les populations démunies, dans le monde entier. Ce produit permettra de soulager définitivement les misères des moins favorisés. Mark, est-ce que tu veux dire quelques mots ?

– Prenez place, mes frères !

Tandis que tous se rassent, le voisin de John déploie lentement sa longue carcasse, se lève, boutonne sa veste et, se mettant derrière sa chaise, les mains posées sur le dossier :

– Merci, Vénérable Maître ! Vénérable Maître et vous tous mes respectables frères, je suis très honoré en effet que mon nom ait été proposé pour le prix *Golden Brain* mais je veux tout de suite apporter une précision : je ne poursuis pas mes recherches pour avoir une médaille, ni pour de l'argent. La vie a été assez généreuse avec moi et je suis raisonnablement pourvu de ce côté. (Rires). Mes frères, c'est au cours d'une mission à l'hôpital central de Dacca, au Bangladesh, que j'ai été frappé pour la première fois par le spectacle de la misère. Dans des

locaux vétustes, à peine propres, bien en dessous des normes minimales d'hygiène, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants attendaient des soins. Partout, dans des dortoirs surpeuplés, dans les couloirs, les escaliers même, ces pauvres gens étaient entassés les uns sur les autres à tel point que les infirmières pouvaient à peine circuler. De temps en temps, on voyait passer dans le hall un corps sur un brancard : encore un qu'on emmenait au crématorium. Peu de médecins, seulement deux blocs opératoires, presque pas de matériel, ou alors tellement vétuste... les circuits d'oxygène toujours en panne, des pansements non stérilisés, très peu de médicaments, même de base, et... pratiquement pas de sang pour les transfusions, ce qui signifiait la mort assurée pour nombre de malades. J'avais déjà vu des lieux semblables, notamment en Afrique, mais jamais un tel grouillement un tel dénuement. Cet endroit abominable ressemblait moins à un hôpital qu'à un mouvoir. C'est alors que je pris ma décision : il fallait aider ce pays surpeuplé à mettre fin à toutes ces souffrances. Comment pouvais-je agir ? Je devais utiliser le savoir-faire de Tarosa pour monter une opération sur le plan mondial : d'autres miséreux souffraient pareillement au Guatemala, en Indonésie, au Bénin et dans la plupart des pays du tiers monde.

Il se trouvait que notre laboratoire avait réalisé ce que je vais appeler un « sang universel », grâce à un globule synthétique. Je vais faire simple. Vous savez que dans le plasma baignent les cellules du sang : les globules rouges, les globules blancs et les plaquettes. Parmi d'autres éléments, les globules rouges essentiellement portent des antigènes qui déterminent les groupes sanguins. Or le problème principal de la transfusion vient du fait que ces groupes sont rarement compatibles entre eux. Bien

sûr, on pensait jusque dans les années quatre-vingt qu'il y avait des « donneurs universels », ceux du groupe O, et des « receveurs universels », ceux du groupe AB, mais les nouvelles découvertes dans l'analyse du système Rhésus ont montré qu'il n'existait pas de sang parfaitement universel. Il fallait donc trouver un globule rouge qui soit associable avec tous les groupes, et nous pourrions alors transfuser le sang de n'importe quel homme à n'importe quel autre. Une révolution ! Et le laboratoire Tarosa y est parvenu ! Aujourd'hui, nous avons les reins assez solides pour entreprendre la fabrication industrielle du « sang synthétique » et sa commercialisation. Alors nous pourrions entreprendre notre travail humanitaire sur une grande échelle. J'ai dit, Vénérable Maître !

Sous un tonnerre d'applaudissements, Mark Haven se rassied et les commentaires font comme un brouhaha autour de la table.

- Il a bien parlé !
- Mark est fantastique !
- Comme il dit, c'est une révolution !
- Nous allons sauver le monde de lui-même !

Richard Kean frappe à nouveau sur la table.

- Un peu de silence, mes frères ! Je donne la parole au frère Orateur.

Greg Snowball entame un discours de circonstance. John l'écoute d'une oreille distraite. Il ne parvient pas à se concentrer tant il a été troublé par la prestation de son voisin : l'illumination à Dacca, la firme Tarosa, le « sang synthétique », le bonheur de l'humanité... Mark Haven semble un maçon exemplaire. Pourquoi donc Henry Leigh semblait-il si perplexe vis à vis de cette loge en général et de ce frère en particulier ?

Qu'importe. Il a rendez-vous demain avec Henry et peut-être lui en dira-t-il plus.

- Dis, Jacob, tu es sur quel programme ?
 - Le Chili. Sur PAC 23EX005.
 - Tu n'as rien remarqué ?
 - Rien de spécial. Pourquoi ?
 - Je ne sais pas... Il me semble qu'il y a comme un ralentissement dans le fonctionnement du logiciel d'indexation. On dirait que ma bécane tourne moins vite.
 - Tu n'as qu'à en prendre une autre.
 - J'en ai déjà changé ce matin. C'est pareil.
 - Il y a peut-être un virus dans la disquette du Chili ?
 - Impossible ! J'ai le *washer*, j'ai fait les tests d'intrusion et de vulnérabilité.
 - Alors demande à Habakuk de venir voir ce qu'il se passe.
 - Il est à Provo pour plusieurs jours, au centre de formation des missionnaires.
 - Il y a bien un autre informaticien dans les environs.
 - Je vais voir si Joseph est libre.
- Hyrum et Jacob travaillent dans la même salle du centre de généalogie des mormons, à Salt Lake City, à l'indexation informatique des microfilms sur lesquels

l'état-civil de millions de personnes dans le monde entier est enregistré.

L'église de « Jésus-Christ des Saints des derniers jours » s'est donnée, entre autres missions, celle de baptiser *post mortem* le plus grand nombre possible d'être humains qui n'auraient pas reçu, de leur vivant, le message du Christ. C'est pourquoi les missionnaires mormons qui parcourent des douzaines de pays pour porter la bonne parole et faire connaître leur église se rendent aussi dans les administrations nationales, les mairies, les presbytères, partout où sont accessibles les documents d'identité et de filiation pour les collecter. Tous ces documents sont rassemblés sur des micro-films et stockés dans une grotte, gardée secrète, des montagnes de l'Utah.

Par cette belle matinée de printemps, les cerisiers sont en fleur et les oiseaux s'égosillent dans les jardins du Mall de Washington : merles, pinsons, moineaux et autres bergeronnettes saluent le soleil encore frais qui réveille la grande ville et volent d'un arbre à l'autre.

Mais c'est du sommet d'un grand robinier, ou faux acacia, que provient le chant le plus beau, le plus mélodieux. L'agent spécial John Davis s'arrête sous l'arbre épineux, aux feuilles pennées, d'un vert encore tendre, et prête l'oreille. « Quel chant magnifique ! se prend-il à rêver. Est-ce un rossignol, ou un phénix, un bouvreuil, un grand paradisier ? Ou le roi des oiseaux : le mythique Simorgh ? Pour un flic, l'homme ne manque pas de culture et il a lu Attar, le poète et mystique persan auteur du *Chant des oiseaux*. Il faut dire que, s'il appartient au FBI, il est aussi franc-maçon et qu'à ce titre, il s'occupe beaucoup d'ésotérisme.

Il marche lentement. Ses pieds crissent sur le gravier de l'allée. Aujourd'hui, il n'est pas pressé.

À part quelques joggeurs, il n'y a pas grand monde à cette heure précoce. Il croise une grande blonde au

tailleur strict de fonctionnaire et en chaussures de sport. Elle a sans doute dans son sac des escarpins pour le bureau. Elle va d'un pas rapide, et John ne peut s'empêcher d'admirer ses longues jambes qui disparaissent, au-dessus du genou, sous une jupe bleu sombre. Elle lui fait vaguement penser à Cheryl, une stagiaire avec laquelle il a eu une brève aventure, l'année précédente.

Non, il n'est pas pressé. Car il est parti en avance – un vieux réflexe de policier – pour son rendez-vous avec Henry Leigh, son vieil ami, son parrain en maçonnerie et son mentor. D'ailleurs le trajet n'est pas bien long depuis son bureau du FBI, dans l'immeuble du ministère de la Justice, jusqu'au musée Hirshorn, où les deux hommes ont l'habitude de se retrouver. Il n'a eu qu'à descendre Pennsylvania avenue vers le Capitole et tourner dans la 9^e rue.

Au loin, il aperçoit la grande coupole blanche de l'édifice et, de part et d'autre, les bâtiments du Sénat et de la Chambre des Représentants. Là, se dit-il, se trouvent d'autres oiseaux, de plus grande taille : les colombes et les faucons...

« Qu'il est beau, ce Mall, se prend-il à songer, qu'il est harmonieux, bien agencé. » Combien de ces joggeurs qui font crisser le gravier au rythme de leur trotinement hygiénique savent-ils que son ordonnancement a été conçu et dessiné par un architecte français, sur le modèle symbolique de l'axe de Paris : une perspective, rigoureusement rectiligne, qui suit invariablement la course du soleil d'est en ouest ? C'est l'axe solsticial, qui est marqué à l'orient par le Capitole et à l'occident par le Lincoln Memorial. Coupé en son milieu par un autre axe nord-sud qui va de la Maison Blanche au mémorial Thomas Jefferson. Comme dans la capitale française, un obélisque se dresse à la croisée de ces deux perspectives.

En maçon accompli, John sait bien que toutes les loges sont orientées sur ce modèle : d'orient en occident et du septentrion au midi. Il sait aussi que tous les édifices qu'il aperçoit au loin sont chargés de significations ésotériques et astronomiques issues de la symbolique maçonnique. L'obélisque, par exemple, figure l'axe vertical du monde, l'*axis mundi*, et exprime cette idée selon laquelle la vie de l'homme, parcourue depuis l'orient vers l'occident, ne doit pas dévier du chemin d'équilibre.

L'équilibre, le juste milieu : des idéaux de la société initiatique à laquelle il appartient. En pensant à tout ça, John se dit qu'il est fier d'être franc-maçon. D'ailleurs, il est fier de sa ville, de son pays. Fier d'être américain. Les USA sont le plus grand pays du monde, le plus puissant, le phare de la démocratie. Dieu bénisse l'Amérique !

Henry n'est pas encore arrivé, mais il n'y a pas de quoi s'inquiéter : Henry Leigh est toujours à l'heure. Il n'a pas beaucoup de chemin à faire pour venir au rendez-vous : sans doute viendra-t-il de la Cour suprême de justice sur Maryland Avenue, où il a été juge pendant des années et où il a gardé un bureau et une secrétaire. En l'attendant, John songe au vieux patricien et à tout ce qu'il lui doit : n'est-ce pas lui qui l'a tiré quelques années plus tôt de la mouise en le faisant entrer au FBI, alors qu'il était embarqué dans une aventure sans issue ?

Dès sa première année de droit, John avait été remarqué pour ses qualités au football et était devenu une des stars des Tigers, la célèbre équipe de l'université de Bâton Rouge, en Louisiane.

« Un esprit sain dans un corps sain », la devise de beaucoup d'universités du pays. Son esprit fonctionnait parfaitement, mais il était issu d'un milieu social plutôt modeste et il n'avait pas eu suffisamment d'argent pour entrer à Harvard, Chicago ou Yale. Ses exceptionnelles

qualités physiques lui avaient permis d'obtenir une bourse pour étudier à Baton Rouge. À son arrivée, il s'était étonné de ne voir presque que des Blancs dans les salles de cours en dépit des lois anti ségrégationnistes. Il y avait des quotas, non ? Et l'on était dans le sud. Où donc étaient les Noirs ? « Dans une autre partie du Campus, lui avait répondu un administrateur chargé du logement. Les quotas sont parfaitement respectés. »

Les Noirs, il les avait trouvés dans l'équipe de foot. Tous des athlètes accomplis. Ceux qui remportaient la plupart des matches. La fierté de l'université. Et la coqueluche des filles.

Au départ, il avait été regardé avec ironie par ces jeunes hommes encore plus puissants que lui, sculpturaux, consacrant à leur corps une véritable dévotion. Il avait relevé le défi et s'était fait admettre par sa maîtrise du jeu et sa technique.

Ce qui l'excitait le plus, avant la partie, ce qui motivait tous les joueurs comme tous les spectateurs, c'était peut-être, après le tour du terrain par les musiciens de la fanfare et leurs uniformes chamarrés, l'arrivée de la mascotte de l'équipe : un véritable tigre traîné dans une cage au beau milieu du stade. L'entrée de la bête rugissante devait non seulement démoraliser l'équipe adverse mais aussi soulever les clameurs de la foule occupée à dévorer donuts et hamburgers.

Alors, après s'être tapé dans le dos avec tous ses coéquipiers, s'être encouragé, le jeu commençait et il éprouvait un réel sentiment d'exaltation.

Puis, comme il peut arriver aux sportifs vraiment doués, il avait pris la « grosse tête », négligé ses cours et donc obtenu des notes plutôt médiocres.

Parallèlement, ses nombreux succès auprès des pom-pom girls et autres étudiantes accaparaient le temps

et l'énergie qui lui restaient après l'entraînement et les matches. Comme la vie à Bâton Rouge ne suffisait pas à son appétit de vivre et qu'il était d'une nature généreuse, il invitait régulièrement les filles dans les restaurants et les boîtes de la Nouvelle Orléans, distante d'à peine cent miles. Pour faire le trajet, il s'était acheté une de ces prestigieuses voitures européennes, une Porsche rouge vif dont l'entretien était exorbitant.

Peu à peu, sa bourse de footballeur ne suffit plus à son train de vie. Il lui fallut trouver de l'argent.

Sa mère lui avait bien appris autrefois un peu de piano, mais pas assez pour être engagé dans un des clubs de jazz du quartier français et jouer avec tous ces professionnels qui venaient des quatre coins du pays. Faute de mieux, il avait fini par trouver une place comme barman au Blue Bayou. Il travaillait dur, mais il aimait l'ambiance chaude du club, les blondes platinées, les musiciens aux tenues excentriques, les solos de saxophone ou de trompette, les chorus, les reprises, et plus que tout il adorait la contrebasse. Les sons feutrés et puissants du gros instrument exaltaient en lui la force profonde qui lui restait encore après la dépense physique. Il enviait la placidité, l'assurance d'Archie, le vieux Noir qui tenait généralement l'instrument. C'était interdit, mais de temps en temps, John lui portait discrètement un verre de Cuba libre, ce redoutable mélange de rhum et de coca qui était son carburant habituel.

– Merci, mon garçon ! Encore deux ou trois verres et je vais jouer comme Slam Stewart !

Passé minuit, les amateurs de musique faisaient place à des clients beaucoup moins tranquilles. Les putains du quartier entraient et sortaient pour se rafraîchir et venir voir leur mac. L'alcool coulait à flots. Les altercations n'étaient pas rares. Aux tables, toutes sortes

de drogues passaient de main en main. Des serveurs musclés avaient remplacé les filles en mini jupes de la soirée. Dieu sait quelles tractations avaient lieu dans les boxes.

Dans cette ambiance, John ne tarda pas à attraper au passage les joints d'herbe que se faisaient passer les clients du bar. De fil en aiguille, par curiosité et parce qu'il aimait les expériences, il sniffa une ligne de poudre. Il trouva ça stimulant. Très vite, il y prit goût. Non seulement la coke était vraiment bonne, mais elle lui permettait de tenir jusqu'au petit matin.

Alors, il rejoignait Bâton Rouge au volant de sa Porsche, bien au-dessus de la vitesse autorisée, montait dans la petite chambre du campus qu'il partageait avec un autre étudiant et se jetait, épuisé, sur son lit. Jeffrey, son room mate, se réveillait à peine, poussait quelques grognements et l'engueulait gentiment avant de se retourner sur le côté.

– Tu es cinglé, John ! Dans deux heures, il y a le cours de Forsyth ! Tu vas encore sécher !

Mais le droit constitutionnel intéressait de moins en moins Davis et il envoyait le père Forsyth à tous les diables. Puis, son corps affaibli par les boissons et la came, il somnait dans un profond sommeil, souvent jusque midi.

Bientôt, ses performances dans l'équipe des Tigers s'en ressentirent. Le football est un sport qui nécessite une parfaite condition physique et un esprit de compétition à toute épreuve. Rapidement, il devint incapable d'assurer cette double vie, fut suspendu de la prestigieuse équipe et menacé de se voir retirer sa bourse.

Les deux jeunes gens s'entendaient bien, mais Jeffrey Leigh était consterné de voir son camarade sombrer de jour en jour.

– Où vas-tu, mec ? Dans l'état où tu es, tu ne seras jamais champion ! En plus, tu n'auras pas tes examens de fin d'année ! Alors, fini le beau John, fini les filles suspendues à ton cou ! Tu dois arrêter tout ça. Tiens : ce week-end, je vais à Washington D.C. voir mon père. Un homme formidable. Viens avec moi. Ça te changera les idées.

C'est ainsi que John Davis fut présenté à Henry Leigh, le Grand Maître de la maçonnerie américaine.

Avant de faire le trajet jusqu'à Washington, Jeffrey avait téléphoné à son père pour lui parler de John et de ses malheurs. Le vieil homme lui avait réservé le meilleur accueil. Ils avaient déjeuné tous les trois dans un restaurant italien de New Jersey avenue. John s'était gavé de la monstrueuse pizza aux anchois et repris trois fois du tiramisù. En verve, il s'était laissé aller à raconter ses états d'âme, ses ambitions, ses insatisfactions et ses problèmes. Henry l'avait écouté avec attention et bienveillance, ponctuant le flot de paroles du jeune homme par de brèves remarques et des questions qui allaient droit au cœur du sujet.

D'emblée, il lui avait été sympathique et il décida de lui donner une chance. Dans les semaines qui suivirent, il le fit entrer presque simultanément à l'école du FBI, à Quantico, Virginie, et en maçonnerie dans la loge La Parfaite Égalité. La dure formation de la *National Academy* devrait lui apporter la rigueur, canaliser son énergie et le faire déboucher sur un travail honorable au service de son pays. La méthode maçonnique devrait par ailleurs lui faire comprendre le sens de la vie et l'orienter vers une plus grande maîtrise de soi.

Ancien juge à la Cour suprême, célèbre dans tout le pays pour ses nombreuses actions en faveur des droits civiques et des libertés individuelles, cet homme respec-

table et respecté avait fait souvent la une des journaux, notamment en cassant l'arrêt du Tribunal de Little Rock, Arkansas, et avait ainsi sauvé *in extremis* de la chaise électrique un pauvre bougre jugé à la hâte et sans preuves pour le viol de la fille du shérif de Tin Gulch, une bourgade où l'on n'aimait pas les gens de la mauvaise couleur.

Henry Leigh, symbole d'intégrité et de rectitude dans les états du nord comme dans ceux du sud, était comparé par certains journalistes à Thomas Woodrow Wilson le démocrate, père du programme antitrust, Prix Nobel de la paix et créateur de la S.D.N.¹ Comme lui, il avait œuvré pour la sécurité collective, l'égalité des droits et le respect de la personne humaine. Grand admirateur de Victor Schœlcher – ce franc-maçon français qui avait tant fait pour l'abolition de l'esclavage – il s'était efforcé de montrer que l'asservissement de l'homme par l'homme existait toujours, aux États-Unis comme partout, et luttait contre les pratiques courantes d'exploitation des immigrés venus en fraude du Mexique et d'ailleurs pour travailler dans les plantations.

Mais il était en avance sur son temps et se heurtait souvent aux puissants sénateurs dont les intérêts étaient liés directement à ceux des planteurs ou des industriels. Si on le respectait en « haut lieu », on se méfiait de ses idées réformatrices, probablement venues de l'Europe décadente, et beaucoup de membres influents du Congrès tâchaient de ruiner son image.

Mais Henry Leigh était un homme serein et continuait sa lutte. C'est cet homme qui s'avance maintenant dans les jardins du Mall de Washington, à la rencontre de John Davis Jr. Une grande silhouette vêtue de noir,

1. SDN : Société Des Nations.

comme sur les gravures anciennes. C'est tout juste s'il n'a pas un chapeau haut de forme, un col cassé et une canne. Il marche à pas comptés en humant les effluves des cerisiers. La matinée est belle et fraîche. Et le monde mérite cette fraîcheur et cette paix. Il songe au jeune frère Davis et espère qu'il n'a pas placé en vain sa confiance : « Un garçon bien, John... Il fera quelque chose... Qui sait ce qu'il a vu et entendu aux agapes de la S.O.O. ? Et est-ce qu'il a tous les éléments pour comprendre ? Sans doute pas. Mais son regard neuf, naïf peut-être, me fera du bien. Tiens, c'est lui, là-bas. Il regarde les oiseaux. »

– Bonjour Henry ! J'étais un peu en avance.

– Il faut toujours anticiper ! Tu as passé une bonne soirée, hier ?

– Oui. Un peu surprenante, mais pas sans intérêt.

– Richard Kean présidait, je suppose ? Que veux-tu dire par « surprenante » ?

– Je n'ai assisté qu'aux agapes. On a parlé business. Et c'était surtout comme un dîner de gala en l'honneur de Mark Haven. Il a inventé un sang « universel », compatible avec tous les groupes sanguins. Il paraît qu'il va avoir un prix.

– Oui, j'en ai entendu parler. Une découverte extraordinaire. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore commercialisé.

– Ils y travaillent, paraît-il. C'est une question de jours.

– Je suis impatient de voir ça. Est-ce que Moss Marka était là ?

– Celui du riz transgénique ? Oui. Mais je n'ai pas discuté avec lui. D'ailleurs je n'ai pas eu l'occasion de bavarder avec grand monde, sauf le Chapelain à côté duquel j'étais assis. Un gros rouquin plutôt sympathique. Nous avons échangé nos cartes de visite.

– C'est un des plus bizarres. Tu te débrouilleras pour faire mieux sa connaissance. Je voudrais savoir quel est son rôle dans tout ça.

– Dans tout ça ? Il est Chapelain, comme je t'ai dit. D'ailleurs tu le sais bien.

– Je sais. Mais j'aimerais en apprendre plus sur la vie privée de tous ces frères. Et sur ce qu'ils ont en commun, en plus de la maçonnerie. Trouve un prétexte pour lui téléphoner et tâche de prendre un rendez-vous.

– Il m'a dit qu'il était le seul catholique. Et qu'il avait vécu en Argentine. Je pourrais lui demander des renseignements sur ce pays. Lui dire que je compte y aller en vacances.

– Peu plausible. Dois-je te rappeler que les fonctionnaires du FBI n'ont pratiquement pas de vacances ?

– OK. Je trouverai quelque chose. Si nous allions nous promener au musée Hirshhorn, c'est à côté, il fait beau et j'aime bien les sculptures du jardin.

Les deux hommes descendent *Independence Avenue* jusqu'à la 8^e. Ils ont presque la même taille. Henry Leigh, aussi impressionnant que l'acteur suédois Max von Sydow, marche un peu lourdement, les mains croisées dans le dos. John Davis regarde son vieux mentor et se dit qu'il porte rudement bien ses soixante-dix ans.

– Après le dîner, nous sommes passés dans un salon voisin. J'ai pu discuter avec plusieurs frères. Mais évidemment je les voyais pour la première fois et nous n'avons échangé que des généralités. Elie Grundwald est venu tout de suite vers moi. Il m'a abordé avec beaucoup de chaleur et a longuement secoué ma main dans les siennes. Son visage rondouillard est très souriant, bonhomme. Mais à son regard, j'ai vu que c'était sûrement un homme d'acier. D'une grande intelligence. Je

me suis demandé s'il n'avait pas joué un rôle financier dans le développement de Tarosa.

- Sans aucun doute. Mais il n'est pas le seul et ce n'est pas parce qu'il est Trésorier de la S.O.O. qu'il est le grand banquier occulte qui commanderait secrètement. Il faudra de toute façon garder le contact. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

- Oh, il m'a surtout posé des questions : sur mon parcours maçonnique, le nom de ma loge, mon métier, etc. Il montrait beaucoup de bienveillance. Mais tu es drôle : « garder le contact » ! Je ne suis qu'un jeune frère, sans influence. Et un simple agent spécial, un flic fédéral comme il y en a des milliers. Pendant que j'enquête dans mon petit bureau ou que l'on m'envoie aux quatre coins du pays, lui doit siéger dans des conseils d'administration et manipuler des sommes énormes. Pourquoi voudrais-tu qu'il ait envie de me revoir et de perdre son temps avec moi ? C'est le problème avec la mission que tu m'as confié.

- Ne sois pas négatif. Il s'est intéressé à toi, non ?

- Il devait sans doute se demander ce que je faisais là.

- Certainement. Mais le fait que tu sois flic n'a aucune importance. Richard Kean aussi est un flic. C'est même ton patron. Et aussi le Vénérable de la S.O.O., donc le président de tous les frères, y compris Elie Grundwald. Est-ce que tu as parlé avec Graham Dutch, le Second Surveillant ?

- Si c'est le grand type en smoking qui a la tremblotte et doit être légèrement parkinsonien, il m'a presque toisé. À la limite de la politesse... Je n'ai pas eu l'honneur de lui parler. Il m'a fait l'impression d'un homme très prétentieux.

- Il a quelques raisons pour ça. C'est un des barons de l'informatique dans tout l'ouest de ce pays. Il a bâti

une très grosse fortune avec ses logiciels. Bien sûr moins que celle de Bill Gates, mais considérable. Il a entre autres élaboré des programmes ultrasophistiqués pour le Pentagone, la NSA¹, l'USIA² et d'autres Agences gouvernementales d'information et de renseignement beaucoup plus confidentielles. Quand on pense qu'il a commencé comme petit agent de la CIA en Italie, il ne faut pas s'étonner qu'il soit devenu prétentieux. Celui-là ne te recevra pas. De plus, comme ancien de la CIA, il ne porte pas le FBI dans son cœur. Avec qui d'autre as-tu bavardé ?

– Un peu avec le gros Simon McDowell. Quel colosse ! Je ne suis pas vraiment un gringalet, mais il m'a pratiquement écrasé les phalanges en me faisant la griffe. Nous avons échangé les salutations fraternelles et il a entamé une conversation avec un autre frère. Sur les stocks options je crois, ou quelque chose comme ça. Et puis ils se sont mis à parler des performances d'une certaine « Laurie » qu'ils semblaient connaître tous les deux. Ce frère ne s'intéresse donc qu'à l'argent et aux femmes ?

– Si seulement c'était le cas, je serais rassuré.

– Mais qu'est-ce qui te préoccupe tellement ? J'ai vu des frères qui parlent peu de symbolisme et beaucoup d'affaires, c'est tout. La S.O.O. ne doit pas être la seule loge dans ce cas !

– Je ne peux rien te dire de plus précis. Mais de plusieurs sources j'ai entendu dire que certains d'entre eux pratiquaient secrètement un rituel non orthodoxe. Je m'inquiète. Les règles de la maçonnerie doivent être les mêmes pour tous. Et je dois veiller à la régularité des travaux.

1. USIA : *United States Information Agency.*

2. NSA : *National Security Agency.*

– Alors envoie un de tes pontes : un haut gradé, un frère Grand Inspecteur.

– Je l’ai fait. J’ai demandé à Lomax d’aller très officiellement assister à une de leurs tenues et d’observer ce qui se passait. Lomax a été reçu avec tous les honneurs par une batterie de douze coups, la plus grande marque de respect. Allocution de bienvenue par le Vénérable Richard Kean, tous les frères debout, épées en main, etc. D’après son compte-rendu : tout se déroule normalement. Les décors sont normaux, les textes sont dits à la lettre et par cœur, la gestuelle est correctement exécutée et le déroulement de la cérémonie respecte la tradition avec une grande rigueur. Rien à dire... Et pourtant ces rumeurs ne sont pas venues sans raison. C’est pourquoi je t’ai demandé d’y aller, presque incognito.

– Comme tu vois, je n’ai pas appris grand chose... Sauf... peut-être... quelque chose qui m’a frappé... mais ça n’a sans doute aucun rapport... quand je suis allé au vestiaire déposer mon attaché-case avant les agapes... j’ai vu sur la table de l’employée une paire de gants.

– Rien de surprenant. Quelqu’un les aura laissé traîner. De toute façon, ça ne pouvait être un de nos frères. Nous ne portons pas de gants aux agapes.

– Certainement... tu as raison... D’autant qu’il s’agissait de gants verts.

– Des gants verts ?

– Oui. Ils appartenait certainement à un autre client de l’hôtel. Il y avait plusieurs réunions dans les salons de l’hôtel.

– Des gants de femme, sans doute.

– C’est possible. Il y avait une réunion des dames du Minnesota. Mais, vu la taille, ils ressemblaient plutôt à des gants masculins.

– Je ne connais pas beaucoup d’hommes qui portent des gants verts. Est-ce que la Convention des Gays de San Francisco se tenait aussi hier soir ? Ou celle des jardiniers et herboristes du Kentucky ? Mais il y avait peut-être une réunion de mannequins de haute couture ?

Henry Leigh, en dépit de son aspect austère, est connu pour son goût des plaisanteries à froid. John ne trouve pas cette dernière très drôle mais se fend d’un petit rire.

Les deux hommes sont arrivés dans le jardin des sculptures du musée Hirshhorn. Le soleil éclaire les œuvres d’Emile-Antoine Bourdelle, Claes Oldenburg ou de George Rickey, acquises à grand prix par le riche musée. Henry, homme cultivé et esthète averti, se plaît à commenter les statues. Il entraîne John vers la plus monumentale :

– C’est *Isis*, le chef-d’œuvre de Mark Di Suvero. Quarante-deux pieds de haut, trente tonnes, des mois de travail. Regarde comme ces lignes angulaires contrebalancent les formes arrondies du bâtiment du musée lui-même. Isis, la déesse égyptienne de la nature, la mère universelle qui fait pendant à Osiris le père universel. Mais aussi la déesse du mystère. Dans certaines de nos loges elle est assise sur la pierre cubique et enseigne à deviner ce qui est caché.

– J’ajouterai, répond John, que nos Apprentis se voient remettre, lors de la cérémonie d’Initiation, en plus du tablier et des gants, une rose destinée à « la femme qu’il estime le plus ». Eh bien dans l’Antiquité, le candidat à l’initiation aux Mystères d’Isis devait manger des roses pour voir la déesse sous sa forme humaine. C’est bien la preuve que nos rites sont issus des traditions les plus anciennes.

– Je suis heureux de voir que, depuis que je t’ai parrainé en maçonnerie, tu t’intéresses autant à nos

racines spirituelles. J'aimerais tant que ce soit le cas de tous les frères ! Allons chercher un café au self et revenons nous asseoir au pied de la statue. Je vais te dire en partie ce qui me tracasse.

Il n'y a pas encore grand monde dans le jardin des sculptures du musée Hirshhorn. Quelques touristes en chemises bariolées et affublés de casquettes de baseball. Le soleil est déjà assez haut à cette heure de la matinée. Il peut faire très chaud à Washington. Les deux hommes tombent leur veste et l'étendent sur le gazon.

– Je ne vais pas t'initier aux Mystères d'Isis. Je n'en serais d'ailleurs pas capable. Mais j'essaie de lever le voile de la déesse, tendu entre les colonnes, pour voir ce qui est caché derrière les apparences. Je suis convaincu qu'il y a quelque chose de caché à la Stricte Observance d'Occident, derrière le rituel impeccable et les apparences d'honorabilité des frères. Mais je ne sais pas quoi au juste. Un Grand Maître doit veiller strictement à ce qu'aucune loge ne puisse disposer d'une influence excessive. Or il y a une concentration de « poids lourds » à la S.O.O. Est-ce que tu as entendu parler de la loge P2, Propaganda Due en italien ?

– Cela ne me dit rien.

– Depuis 1947, nous avons commencé, nous, les États-Unis d'Amérique, à construire en Italie une structure clandestine qui serait devenue active dans le cas d'une « insurrection » ou d'une victoire électorale communiste. Élargie presque à l'Europe entière, cette structure, sous commandement anglo-américain, devint particulièrement puissante en Italie et fut baptisée Plan Gladio en 1956, avec une base d'entraînement, des caches d'armes et près d'un millier de cadres prêts à effectuer ultérieurement des opérations de guérilla.

– Gladio ?

– Cela signifie le Glaive. La structure était connue uniquement par certaines hautes personnalités politiques et des services secrets italiens.

– Contrôlés par la CIA, je suppose ?

– Bien entendu. À cette époque, Luciano Gelli, fondateur de P2, aurait été présenté par le responsable de la CIA à Rome, Ted Shackleton, au général Alexander Haig, devenu commandant en chef de l'OTAN. Grâce à son plan « Renaissance démocratique », la loge P2 fut considérée comme une structure capable de prendre en main le gouvernement de l'Italie dans une hypothèse d'extrême droite.

– Mais tu me fais un cours de géopolitique ! Et la maçonnerie, dans tout ça ?

– C'est justement là que je voulais en venir. P2 n'avait sans doute de loge que le nom et servait plutôt de lieu de rencontre à des politiciens, des agents d'influence et d'autres acteurs du lobby militaro-industriel. C'est ça que je veux éviter aujourd'hui.

– Mais il n'y a aucun risque d'insurrection communiste dans notre pays !

– Non, bien sûr. Cette fripouille de McCarthy s'est occupé de ce problème ! Mais il y a trop de gens qui sont tentés d'utiliser notre Ordre à des fins personnelles, ou de constituer des groupes d'influence et de pression. La maçonnerie est par définition apolitique, hors des partis et des religions. Souvent les médias présentent les francs-maçons comme des comploteurs, occupés à s'entraider et à constituer des réseaux. Mon devoir est de leur donner tort.

Nous devons être irréprochables.

– Et tu penses que la S.O.O. ne l'est pas.

– Je n'en sais rien. Mais toutes ces années à la Cour Suprême ont développé chez moi une sorte de flair. Or il se trouve que je flaire quelque chose chez Mark

Haven. C'est un homme très mystérieux, à la personnalité complexe. Richard Kean doit être OK. Je le connais depuis longtemps. Mais le frère Haven a un surmoi d'une puissance extraordinaire. Je ne parviens pas à le cerner.

- Excuse-moi, je n'ai pas fait de psychanalyse.

- Le « surmoi » est en quelque sorte le juge du « moi ». Il se constitue chez l'enfant par identification au parent représentant de l'autorité, très souvent le père. Il y a alors conflit interne, inconscient bien sûr.

- Alors il faut se renseigner sur la famille de Mark.

- C'est justement là que le bât blesse : il n'y a rien !

- Je vais interroger les ordinateurs du Bureau Fédéral.

- C'est déjà fait. Je te répète : Il n'y a rien !

- Impossible. Tout citoyen américain de quelque importance est dans nos fichiers.

- Pas lui. J'ai pensé qu'il n'était pas citoyen américain et j'ai interrogé l'Immigration. Toujours rien ! Ensuite, je me suis adressé à la CIA et à Interpol. Rien de plus. J'ai alors engagé un privé. Un type sérieux, qui avait déjà travaillé pour moi. Au bout d'une semaine, il avait disparu. Sans laisser aucune trace.

- Alors pourquoi ne pas interroger Mark lui-même ?

- À ta place, je ne m'y risquerais pas... Tiens, je te fais un cadeau : c'est la reproduction d'une gravure de Dürer, à mes yeux le plus grand artiste allemand du Moyen Âge. Elle s'appelle *Le Chevalier, la Mort et le Diable*. Quoi qu'il puisse m'arriver, conserve-la précieusement. Et tâche d'en pénétrer le message.

- Mais que pourrait-il t'arriver ? Haven est-il donc si dangereux ?

Le vieil homme ne répond pas. Il regarde son protégé, son fils spirituel, d'un air grave. Et ses yeux gris-bleu sont empreints d'une infinie tristesse. Puis il s'éloigne dans le jardin.

Marietta Martin pourrait passer pour une actrice de cinéma, au volant de son coupé décapotable éclatant de blancheur. Sur ses longs cheveux blonds qui s'agitent au vent, elle porte un béret violine, à la dernière mode londonienne. Elle conduit lentement, à petits coups de volants précis et mesurés. En presque toutes choses, Marietta est précise et mesurée. Ce sont d'ailleurs ces qualités qui lui ont permis, entre autres, de devenir chef de projet aux laboratoires Tarosa et de jouir d'un très confortable salaire. Quelle ascension, en quelques années !

En longeant Oakwood, l'un des 200 parcs d'Arlington, elle songe à l'homme avec qui elle a rendez-vous dans moins d'une heure : Mark Haven. Son patron, le vieux gentleman à la moustache à la Clark Gable, aujourd'hui bien blanchie. Le tout puissant Haven dont elle n'a jamais vraiment su s'il était son oncle, son parrain, un cousin ou tout simplement un énigmatique bienfaiteur surgissant tout au long de sa vie pour lui tenir la main.

Bien sûr, elle ne se souvient pas de tout, mais des scènes lui reviennent régulièrement en mémoire :

l'école de Wotan Grande surtout, où Mark venait la voir, toujours porteur d'un cadeau. Il se débrouillait pour surgir à l'improviste pendant la récréation, dans la cour où elle jouait avec ses camarades, dans la moiteur brésilienne. Il lui caressait la tête, lui disait quelques mots, puis allait discuter avec le principal. Tous deux prenaient le cafezinho. Ses copines regardaient avec admiration le grand monsieur bien habillé. Et elle n'était pas peu fière.

Elle revoit aussi le campus de l'université de Rio.

Il l'avait fait inscrire en biologie, ce qui lui plaisait bien, car elle aimait tout ce qui avait trait à la matière humaine. Et puis... quelle ambiance ! Même en biologie, on aurait dit qu'il y avait une école de samba ! Il venait plutôt le vendredi après-midi, se souvient-elle, pendant l'entraînement de natation. Il s'asseyait dans les gradins et restait là, discret, immobile, jusqu'à ce qu'elle le repère. Elle se précipitait vers lui pour l'embrasser mais se retenait au dernier moment car elle aurait pu écla-bousser son costume, toujours impeccable. Il l'emmenait la plupart du temps *Chez René*, un restaurant français près de Campo de Santana. Il devait penser qu'elle en avait assez de l'éternelle fejoade aux haricots.

Maintenant, elle tourne sur la 6^e, où est installé le consortium Tarosa. Elle a beau venir presque tous les jours, les dimensions de la grille d'entrée sont toujours aussi impressionnantes, tout comme le portail qui glisse lourdement sur ses rails lorsque l'on se présente.

Oui, elle aimait bien ces dîners avec « tonton » Mark. Il s'enquêrait de sa santé, lui posait toutes sortes de questions sur ses études, ses fréquentations, tâchait de lui faire dire si elle avait un petit ami, comment elle occupait ses loisirs et ainsi de suite. Il était à la fois bienveillant et paternel, écoutait ses réponses avec la plus grande attention, souriait peu mais la couvait du regard.

Parfois, il l'interrompait pour faire une remarque sur un point de son programme d'études. Il semblait s'y connaître en chimie organique.

Le grand Ned sort de sa cabine, lui demande de montrer son badge et lui fait signe de passer. Il la connaît bien pourtant. Mais le règlement est le règlement.

– Belle voiture ! Vous allez sûrement gagner le Grand Prix !

Chaque fois qu'il est de service à l'entrée, le grand Ned s'extasie sur la voiture et lui promet qu'elle va gagner le Grand Prix. C'est un moyen, pense-t-il, d'établir un contact. Mais Marietta se contente de lui faire un geste amical de la main et s'engage dans l'allée centrale de l'immense zone où sont répartis les bâtiments de Tarosa.

Le complexe a la forme d'un triangle, partagé en deux par l'allée centrale, orientée symboliquement nord-sud, qui conduit à une tour massive, noire et blanche, elle-même triangulaire et qui constitue en quelque sorte le « saint des saints » : l'immeuble de la présidence.

C'est au dernier étage de cet espèce de donjon ultra-moderne qu'elle a rendez-vous avec le grand patron.

Tandis que Marietta va se garer sur le parking réservé aux cadres supérieurs, un homme, garé à l'extérieur, sur la 6^e, dans une modeste Chevrolet grise qui doit dater des années 90, observe à la jumelle les allées et venues des visiteurs de la tour triangulaire. C'est d'ailleurs la seule chose qui pourrait le faire remarquer.

Bob Mitchell ne porte ni imperméable mastic, ni feutre mou, son visage est tout à fait anodin et seule cette lueur dure dans les yeux indique le flic. Mitchell est un des meilleurs détectives privés de Virginie. À ce titre, il est cher, mais encore dans les moyens d'Henry Leigh, qui l'a engagé secrètement pour surveiller les activités de ceux qui viennent voir Mark Haven dans sa forteresse. Sans rien dire à John Davis : deux précautions valent mieux qu'une.

Tout en piochant machinalement dans un gros paquet de pop-corn posé à côté de lui, Bob Mitchell scrute les silhouettes qui montent et descendent l'escalier aux trois marches monumentales et se dit qu'il ne faut pas être de petite taille pour pénétrer dans l'immeuble présidentiel. Leigh lui a remis un jeu de photos d'hommes à qui il

faudra s'intéresser particulièrement. Et parmi celles-ci, il y a bien celle de ce grand type en noir qui est en train de sortir de l'édifice. Oui, ces cheveux comme de la neige, ces traits arrogants, ce visage maigre... c'est bien celui du nommé Graham Dutch, le baron de l'informatique.

« Je vais prendre celui-là, se dit Mitchell. Compte tenu de son âge, il ne devrait pas être difficile à filer. »

Compte tenu de sa limousine non plus : l'énorme Cadillac Fleetwood Brougham aux vitres fumées dans laquelle il monte ne risque pas de passer inaperçue. Il la laisse sortir lentement du complexe Tarosa, remarque que le gardien note son passage sur un registre, puis, alors que le lourd véhicule s'engage dans la Sixième, il démarre sa vieille Chevrolet et se lance derrière elle, en prenant soin de laisser une voiture entre les deux véhicules.

Bob est un vrai professionnel.